

Pomme de discorde

Lisa Brennan-Jobs La fille du cofondateur d'Apple raconte ses relations difficiles avec un père qui ne l'avait pas désirée.



Elle a cette formule: «*J'avais honte d'être la mauvaise part d'une bonne histoire.*» La «*mauvaise part*», la sienne donc, ressemble à beaucoup d'autres. Un père qui ne veut pas l'être et refuse d'abord de la reconnaître, quitte à prétendre qu'il est stérile. Une relation qui navigue entre rejet et accaparement, elle, assoiffée d'amour, lui, au mieux maladroit, au pire d'une dureté minérale. Des mots jamais trouvés, ou alors trop tard. Quant à la «*bonne histoire*», c'est celle, mondialement connue, d'une icône à col roulé de la Silicon Valley, visionnaire des usages de la «tech» et du marché qui va avec. Le père en question s'appelait Steve Jobs.

Brune, vive et menue, Lisa Brennan-Jobs, 41 ans, dit qu'elle n'a jamais eu d'iPhone. Elle a commencé à compiler et déplier ses souvenirs, et à interroger ceux avec qui elle a grandi, après la mort du fondateur d'Apple en octobre 2011. Avant ça, diplômée de littérature anglaise à Harvard, elle avait été analyste dans une banque, avait travaillé dans un studio de graphisme, publié quelques articles dans des magazines. Elle voulait être écrivaine. Comme sa tante Mona Simpson, la sœur biologique

que Jobs, abandonné à la naissance et adopté, s'est découvert à l'âge adulte. De ce père encombrant et de tout le reste – l'enfance californienne baignée dans le bouillon de culture hippie, la mère artiste-peintre fantasque et dépressive qui remplit le frigo en faisant des ménages, les allers-retours entre la précarité d'un foyer et l'opulence de l'autre – Brennan-Jobs a fait la matière d'un long récit autobiographique. *Small Fry* (litté-

ralement «menu fretin») est sorti à l'automne 2018 aux Etats-Unis, et début novembre en France sous le titre *Petite Chose. Mémoires*.

LE PORTRAIT

Assise sur un canapé dans les bureaux de son éditeur parisien, elle assure qu'elle aurait voulu commencer «*par tout, sauf par ce livre-là*», potentiel aller simple vers les rubriques people. Mais qu'il fallait bien se défaire de ce «*récit primaire*» pour pouvoir, ensuite, passer à autre chose. Sans doute aussi lui fallait-il devenir son propre personnage après avoir été celui des autres. Par la force des choses, elle apparaît dans les biographies plus ou moins autorisées du demiurge de la firme à la pomme. Aaron Sorkin, scénariste du film sur Steve Jobs de Danny Boyle, affirmait en 2015 avoir voulu faire d'elle la

véritable «*héroïne*» du film : elle en est le fil rouge. Elle a discuté avec Sorkin «*trois fois autour d'un café*» quand il planchait sur son scénario. De tout ça, elle dit n'avoir rien vu, ni lu. Seule exception, la moitié du manuscrit d'un roman de Mona Simpson. Publié en 1996, *A Regular Guy* narre la relation difficile entre un entrepreneur des biotechnologies, Tom Owens, et sa fille Jane. Brennan-Jobs, 18 ans à l'époque, n'a pas pu le terminer. «*J'ai eu le sentiment qu'il ne me resterait plus rien à écrire. Je me sentais vide*», note-t-elle dans *Petite Chose*...

Son manuscrit à elle l'a tenue pendant sept ans. Elle dit qu'elle a écrit l'équivalent de «*sept livres*», qu'elle a grandi à mesure, qu'il lui a fallu arriver à l'orée de la quarantaine pour être «*en capacité de terminer cette histoire*». Au final : 500 pages que le *New York Times* a classées dans sa liste des dix meilleurs livres de 2018. En famille, l'accueil a été moins amène : la veuve de Jobs, ses trois enfants et Mona Simpson se sont fendus d'une déclaration faisant état de leur «*tristesse*» de lire un «*portrait [qui] n'est pas celui du mari et père [qu'ils ont] connu*».

«*Pendant toute ma vie, des gens ont écrit sur moi*, répond Brennan-Jobs. *C'est comme une intrusion. Je sais ce que ça fait.*»

On y revient, et chacun son tour. Le fait est que son père ne sort pas grandi, c'est le moins qu'on puisse dire, de l'entreprise. Quand il ne tient pas son aînée à distance, il se montre tour à tour cassant, pingre, ultrapossessif. Lorsqu'il lui propose, quand elle a 14 ans, de venir vivre avec lui, sa femme et leur fils, c'est à la condition qu'elle coupe tout contact avec sa mère pendant six mois. *Petite chose*... contient son lot de scènes de méchanceté domestique (pas de chauffage dans la chambre), voire des passages franchement malaisants (quand il pelote sa compagne avec insistance sous les yeux d'ado de sa fille, et lui interdit de sortir de la pièce). Pour autant, semble-t-il, il n'y a pas, ou plus, de

1978 Naissance dans un foyer hippie dans l'Oregon.

19 janvier 1983 Sortie de l'Apple «Lisa».

2000 Diplômée de Harvard.

6 novembre 2019 *Petite Chose. Mémoires (Les Arènes)*.

rancœur chez Brennan-Jobs. Comme on n'est pas Manuel Valls, on ne dira pas qu'elle lui a trouvé des excuses, mais qu'elle a trouvé des explications : qu'«*il ne savait pas comment interagir avec un enfant*», qu'il a sans doute reproduit ses propres traumatismes. Et aussi : «*Quand j'entrais dans une pièce, je lui rappelais ses échecs.*»

C'est une petite histoire dans l'histoire. En 1978, Steve Jobs commence à développer au sein d'Apple ce qui deviendra l'un des premiers ordinateurs personnels dotés d'une interface graphique, une machine baptisée «Lisa». Quatre ans plus tard, il est évincé de l'équipe qui travaille sur le projet, et rejoint celle qui planche sur le futur Macintosh. En 1983, l'Apple Lisa est commercialisée : c'est un flop. Pendant des années, Jobs prétendra que Lisa est l'acronyme de Local Integrated Software Architecture («architecture logicielle intégrée locale»). Sa fille a déjà 27 ans quand il finit par admettre devant elle l'évidence. Il a donné à l'ordinateur en développement le prénom de ce bébé dont il prétendait pourtant, à la même période, qu'il n'était pas le sien.

Il y a eu des excuses, des regrets, des larmes, sur son lit de mort. Il lui a répété : «*Ce n'était pas de ta faute.*» «*Au moins, j'ai su que je n'étais pas la seule à ressentir que nous étions passés à côté de quelque chose*», dit Brennan-Jobs.

Aujourd'hui, elle vit loin de la Californie, à Brooklyn, dans une de ces maisons typiques en grès rouge appelé «brownstone», avec son mari, concepteur de logiciels, rencontré il y a quatre ans, les deux filles de celui-ci, 11 et 13 ans, et leur petit garçon de 1 an et demi. Pour *Petite Chose*... elle a touché 100 000 dollars d'à-valoir. Elle raconte qu'à une grande maison qui lui proposait dix fois plus, elle a fini par préférer une «*éditrice qui relit les livres un crayon à la main*».

Du très conséquent capital paternel, une vingtaine de milliards de dollars, elle a, d'après *Fortune*, hérité quelques millions. Elle écoute les Rolling Stones en faisant du jogging, relit Jane Austen, vote démocrate et lance : «*Je suis vraiment désolée pour notre gouvernement.*» Elle travaille à un nouveau livre. «*Ce n'est pas de la fiction, et ça ne parle pas de moi*», conclut-elle dans un sourire. Tous comptes soldés. ◀

Par **AMAELE GUITON**
Photo **SAMUEL KIRSZENBAUM**